

L'histoire du temps présent

Denis Scuto



Nous étions, nous sommes et nous serons Charlie!

La semaine dernière, le 8 janvier, au rassemblement à la place Clairefontaine avec une minute de silence pour les douze victimes de l'attentat contre „Charlie Hebdo“, une jeune journaliste d'RTL m'a demandé si cet attentat ressemblait ou non aux attentats passés. Voilà en effet une des questions centrales que se posent les historiens, celle des continuités ou ruptures entre passé, présent et futur.

Ma première réaction fut la même qu'après les attentats du 11 septembre 2001, lorsque je me suis rendu compte que le terrorisme comme phénomène de notre époque n'a cessé de troubler ma vie depuis mon enfance. Ma première réaction consista à repenser à cette longue liste d'attentats.

Le premier acte terroriste dont je me souviens remonte à septembre 1972. J'avais alors huit ans. Je suivais les Jeux olympiques de Munich avec mon cousin aîné à Rome à l'aide de fiches sur lesquelles on pouvait inscrire ses pronostics, ses athlètes favoris. Je mettais Valeri Borzov sur les 100 mètres, mon cousin Alessandro pariait sur Pietro Mennea. D'un coup, des hommes cagoulés ont fait basculer cet événement sportif. Je ne réalisais probablement pas grand-chose vu mon jeune âge, mais une image s'est figée en moi, celle de cet haltérophile israélien qui fut abattu par le commando de Palestiniens en tentant de s'opposer à la prise d'otages. Je m'imaginai à l'époque qu'il bloquait avec son corps de géant la porte de la chambre où devaient se trouver les autres athlètes israéliens.

J'avais 16 ans lorsqu'un attentat

terroriste me choquait à un point tel que j'écrivis un article dans notre revue de jeunes à Esch, *De Kregéilert*. Le 2 août 1980, une bombe, placée par une organisation italienne d'extrême droite, explosa dans la salle d'attente de la gare de Bologne en faisant 85 morts. Pour la première fois, cet été-là, je m'étais rendu seul par le train rejoindre ma famille à Rome. Comme beaucoup de jeunes, voyageant par le train comme moi, se trouvaient parmi les victimes – environ la moitié avaient moins de 25 ans – le choc n'en était que plus grand et, des années plus tard encore, je déposais des fleurs à la gare de Bologne. Les coupables n'ont jamais été arrêtés.

Continuités ...

D'autres attentats furent commis lors des années 1980 et 1990, même si nous en avons oublié un certain nombre. Notamment à Paris, qu'il s'agisse des attentats antisémites en 1980 et en 1982 rue Copernic et rue des Rosiers ou ceux de 1995-1996 dans le RER, liés à la guerre civile en Algérie. Se souvenir, oublier, refouler constituent des mécanismes subjectifs. Je me souviens par exemple bien des attentats suicides du Hezbollah à Beyrouth causant la mort de presque 300 soldats américains et français, mais les attaques dans les supermarchés des Tueurs du Brabant-Wallon, avec plus de 20 morts, ne m'ont guère marqué ou inquiété, alors même que j'étudiais à l'époque à Bruxelles.

Cette liste, fort incomplète, d'attentats des dernières 40 années recèle d'un côté des continuités avec les attentats de Paris. Premièrement, le 21^e siècle,

comme le 20^e, reste marqué par des actes violents et barbares qui frappent avant tout des civils innocents. Deuxièmement, ces attentats restent liés à des conflits internationaux, même si nous nous croyons à tort hors de portée de ces événements „lointains“: pour les attentats commis par des islamistes radicaux, il s'agit du conflit israélo-palestinien, des guerres ou des guerres civiles en Afghanistan, en Irak, en Syrie, en Afrique du Nord et de l'Ouest, etc. Et aussi longtemps que la communauté internationale ne réussira pas à transformer la région qui va du golfe Persique à la Méditerranée en une zone de paix et de prospérité, des terroristes continueront à être recrutés autour de ces conflits.

Troisièmement, pour analyser ces attentats, il convient de poser à chaque fois la question des enjeux de pouvoir. Juste un exemple: dans l'attentat contre *Charlie Hebdo*, des intellectuels ont été assassinés et beaucoup de gens ont fait le lien avec la fatwa contre Salman Rushdie. Mais peu d'entre eux se sont souvenus que la fatwa réclamant l'exécution de l'écrivain a été prononcée par l'ayatollah Khomeini le 14 février 1979, la veille du retrait des troupes soviétiques d'Afghanistan. Ce retrait fut une grande victoire pour les moudjahidines sunnites soutenus par l'Arabie saoudite et le CIA. Voilà pourquoi les fondamentalistes chiites d'Irak tenaient à contrer avec leur fatwa dans cette lutte symbolique pour le pouvoir au sein de la mouvance islamiste internationale.

Comparons avec aujourd'hui: depuis des années *Charlie Hebdo* était menacé sur des sites islamistes radicaux. Au sein de la „dijhadosphère“ actuelle, ce sont

des djihadistes sunnites qui ont voulu par cet attentat barbare marquer des points dans cette lutte symbolique pour l'hégémonie: qui défend le mieux ce que ces milieux définissent comme étant l'islam, Al-Qaïda ou l'Etat islamique? Un Etat islamique qui a d'ailleurs été au début officiellement soutenu par le Qatar et l'Arabie saoudite parce qu'ils ont vu dans EI une arme idéale pour en finir avec Bachar Al-Assad, allié chiite de l'Irak.

Et ruptures importantes

Mais, à côté de ces continuités, il y a également des ruptures importantes, si on analyse les attentats contre *Charlie Hebdo* et contre l'hypermarché casher. Ruptures même par rapport aux attentats du 11 septembre. Comme le souligne Gilles Kepel, politologue français qui suit les mouvements islamistes depuis les années 1970, nous sommes confrontés aujourd'hui à un „nouveau djihad“. Dans son livre „Terreur et martyre. Relever le défi de civilisation“, il avait montré dès 2008, textes à l'appui, qu'une nouvelle stratégie terroriste était en train de naître, en partant d'une critique des attaques du 11 septembre venue des rangs mêmes des islamistes radicaux.

Ces attaques avaient conduit à une gigantesque réaction militaire des Etats-Unis et de ses alliés qui ont détruit les positions djihadistes et le centre de commandement d'Al-Qaïda en Afghanistan. Selon cette nouvelle

génération de djihadistes, il fallait par conséquent éviter d'attaquer les centres de pouvoir occidentaux avec des actions spectaculaires qui demandent des gros moyens et une organisation hiérarchique structurée et opter pour un „terrorisme de basse intensité“.

De petites cellules autonomes, sans lien avec un commandement central pour ne pas se faire détecter, recrutés et endoctrinés par des contenus disponibles via internet ou par des prédicateurs itinérants, formés militairement en Syrie, en Irak, au Yémen, puis renvoyés en Europe, voilà ce qui est préconisé dès 2004 par l'idéologue en chef du djihadisme global, Abou Moussab al-Souri. Les djihadistes ne s'attaquent plus à des gens puissants, trop bien protégés, mais mènent une guerre d'usure par de nombreuses petites actions visant des cibles symboliques: des intellectuels connus et populaires, des juifs, assassinés dans des écoles, des musées, des magasins et une troisième cible majeure, les „apostats“, policiers et militaires musulmans ou d'origine musulmane qui sont au service de „l'ennemi impie“. Les attentats de Toulouse, Montauban, Bruxelles et Paris mettent en oeuvre cette stratégie.

Génération 3.0

Autre phénomène nouveau à noter: les moyens perfectionnés de communication virtuels (facebook, youtube, fishing ...), les billets charter low cost et les guerres civiles en Syrie et en Irak permettent de recruter beaucoup plus de jeunes Européens radicalisés qu'il y a encore dix ans.

Les nouvelles et les anciennes générations de djihadistes ont toutefois toujours en commun les mêmes objectifs: faire peur, diviser et détruire nos sociétés démocratiques. Ils espèrent que les citoyens et les responsables politiques surréagissent et que les réactions islamophobes se multiplient. Ils croient par leurs actions pouvoir creuser un fossé entre musulmans et le reste de la population en Europe pour à la fin attirer vers eux un nombre croissant de musulmans. Mais c'est justement ce rêve pervers qui ne se réalisera jamais. Non seulement les manifestations de la semaine dernière, mais aussi l'histoire de nos démocraties au 20^e siècle le montrent: même si les idéaux comme la liberté, la justice, la tolérance, l'égalité sont fragiles, vulnérables, même s'ils ont souvent été et continuent d'être menacés et bafoués, aussi en Europe, les citoyens européens n'ont jamais, même dans les situations les plus désespérées, sous le fascisme, sous le stalinisme, cessé de croire à ces idéaux et de se battre pour eux.

Nous étions, nous sommes et nous serons Charlie!

